

VICTOR, LE 26 SEPTEMBRE 1989, à sept heures du matin, les portes de la prison de Poissy s'ouvraient pour toi, et la rue te rendait une liberté tardive... Quelques semaines après, le mur de Berlin tombait... Ah, les beaux jours de cet automne-là ! Car il faut bien que les portes s'ouvrent, que les murs s'écroulent, quand ils empêchent les hommes de vivre...

Tu quittais ce « grand navire immobile » qu'est la prison, comme l'écrivait Henri Calet visitant celle de Fresnes après la Deuxième Guerre mondiale pour y trouver trace de tous ceux qui avaient souffert en attendant les camps et la mort. Sans doute y a-t-il des murs sur lesquels, toi aussi, tu as gravé des mots que le temps engloutira, dans l'une de ces prisons où tu fus plusieurs fois transféré, comme en un sinistre Tour de France.

Nous avons été plusieurs à ressentir l'envie de faire avec toi le récit de ta vie, persuadés qu'elle portait en elle le courage de certains hommes et certaines femmes

pendant la guerre, mais aussi les traces ineffaçables des trahisons dont tu fus victime, comme d'autres le furent. Nous avons tous été bouleversés par cette hargne qui te poussait à vouloir régler des comptes, jusqu'au bout, jusque dans tes derniers jours à Fontenay-sous-Bois, où j'allais te rendre visite.

Aujourd'hui, presque trois ans après ta mort, j'éprouve avec force le besoin d'évoquer notre rencontre et ce qui la rend si importante à mes yeux, car ton histoire se confond, d'une façon à la fois exemplaire et dramatique, avec tout ce qui fut la vie des immigrés dans la France de l'entre-deux-guerres. Ceux qui ont combattu pour la libération de la France occupée n'ont guère été remerciés, quand ils n'ont pas fait les frais de la xénophobie et, parfois, d'un cynisme absolu.

Il n'est pas question d'entreprendre sans toi ce qui n'a pu être fait avec toi, il s'agit simplement de mémoire, de celle qui nous concerne tous, que chaque individu porte en soi, et sans laquelle l'histoire de nos vies se déroulerait dans la nuit profonde. J'espère très sincèrement qu'en écrivant ces pages, je saurai rendre hommage à ton inextinguible et légitime colère.

AUJOURD'HUI, nous sommes le 26 février 2000. J'ai pris le train 55, à la gare de l'Est. Il va à Prague mais je changerai à Metz, pour Homécourt, Meurthe-et-Moselle. Dès la sortie de Paris, le train suit la Marne, trapue et boueuse. Pavillons résidentiels, jardins, embarcadères privés se succèdent, puis ce sont les champs et la banlieue plus lointaine.

La terre est lourde, je la connais, je l'ai traînée aux semelles de mes bottes il n'y a pas si longtemps, autour d'une maison en bord de rivière. Le Dolloir. Une brume bleutée flotte sur la campagne humide et engourdie. Il est tôt. Les arbres abattus par la tempête de décembre ressemblent à de grands corps épuisés.

Meaux, La Ferté-sous-Jouarre, Chézy-sur-Marne. J'ai une pensée émue pour le Dolloir, qui se jette dans la Marne tout à côté, pour le quartier des Roches à Chézy, pour la rue de la Houlotte, madame Hélène, le

café de la place et ses patrons. Les histoires s'embrouillent à l'infini et le propos n'est pas d'évoquer la mienne, mais il se trouve que je la croise ici.

Après Château-Thierry, c'est le vrai voyage qui commence, celui qui me rapproche de mon sujet, car c'est à Homécourt, et nulle part ailleurs, que je dois commencer ce livre.

Partout la terre est saturée d'eau. Elle la vomit, une sorte de nausée qui lui viendrait aux lèvres, à cause des arbres couchés, vautrés sur elle, qui meurent et dont l'agonie menace de durer longtemps. Des champs de cadavres. Pourtant, elle en a vu d'autres, cette terre, d'autres cadavres, avec le sang et les larmes avant la mort, sur fond de musique de guerre.

Les citernes, les entrepôts, les camions alignés le long des voies ferrées, les casses, les maisons blotties contre les flancs d'une usine désaffectée me rappellent une lecture, *Paysage fer*^{*}, mais je ne verrai pas le dancing L'Évasion, en face de la prison d'Écrouves, près de Toul, parce que ce train ne suit pas tout à fait la même trajectoire, il ne passe pas à Nancy, il passe à Metz. Tout comme j'ignore si, dans ton périple carcéral, tu as connu les hauts murs d'Écrouves.

* Roman de François Bon, édité chez Verdier.

À Metz, un vent glacial balaie les quais de la gare. Je cherche la correspondance pour Homécourt, avant de me réfugier dans une salle d'attente. Il y a peu d'agitation, c'est samedi.

La micheline arrive. Quelques voyageurs seulement. J'aime ces trains poussifs qui vous trimbalent et vous laissent vous perdre dans le paysage.

Le paysage, c'est, après Hagondange, une énorme usine immobile, une géante en apparence terrassée. Les boyaux métalliques courent encore dans la campagne, sans but, sans raison. Jusqu'à Rombas-Clouange, c'est la même désolation. Et c'est encore une autre usine, une autre épave, avec autour les cités, les jardins ouvriers qui semblent suffoquer sous la poussière, vestiges implacables d'un autre temps.

À Jœuf, je sais que mon arrivée est imminente. Je sais que Jœuf et Auboué sont proches de Homécourt. Je le sais parce que ces lieux étaient dans tous tes récits. Sur le quai de Jœuf, j'aperçois une affiche que j'ai le temps de lire au passage du train :

SLEEPY HOLLOW
CASINO, 21 HEURES

Il n'y a pas que les histoires qui s'embrouillent, le temps aussi fait des siennes. Il mélange le passé